

Une clef introuvable

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Charivaris d'autrefois.

Les curieux détails qui suivent sont tirés d'un vieux manuscrit, datant de 1815, et intitulé : *Notes recueillies de diverses conversations avec des vieillards, surtout à Dommartin et à Lavaux.*

Reproduction textuelle :

Dans quelques villages de l'intérieur de notre canton, il existe encore des sociétés de jeunes gens qui se sont perpétuées depuis un temps immémorial. On les appelle *Confrérie des Jeunes gens* ou *Abbaye des Garçons*. Leurs usages sont presque partout les mêmes, quoiqu'elles n'aient aucun règlement écrit.

Au sortir de l'enfance on peut y être engagé, mais, lorsqu'on se marie ou qu'on est devenu trop vieux pour prendre part aux amusements des confrères, on doit dire adieu à la Confrérie. On ne paie ordinairement point de prix d'entrée, mais lorsqu'on se marie on doit faire un don que l'assemblée fixe d'après la fortune présumée des époux. Quelquefois ils en sont quittes pour faire danser pendant une après-dînée toute la jeunesse à laquelle on offre du vin et une collation. Mais c'est surtout lorsqu'un étranger obtient une fille riche que les époux sont taxés sans miséricorde.

Dès que le premier ban a couru, on envoie deux membres de la société pour traiter avec les époux ou avec les parents. Si on ne peut pas tomber d'accord, on les menace du charivari et on leur donne quelques jours de réflexion. Si cela ne produit rien, le charivari est décrété. On en fixe l'organisation et on prend ordinairement la nuit du samedi au dimanche.

Des messages sont envoyés aux confréries des villages voisins qu'on invite à venir s'aider, et quelquefois il en vient de plusieurs lieues à la ronde. Il n'est pas de costume, de masque ou d'attribut grotesque qu'on ne prépare. On met en œuvre tous les moyens possibles de faire du bruit. Ce sont de grandes crécelles qu'on appelle en patois *taquenets*, et que trois ou quatre hommes peuvent à peine faire mouvoir. Ce sont des fouets et des *écourgées* de toute grandeur. Ce sont d'énormes planches fixées deux à deux par un bout et qu'on écarte à force pour les faire retomber l'une sur l'autre; ce sont des clochettes et des grelots, des chaudrons, des poêles, des pelles, des faux et toutes sortes d'autres ustensiles sonores qu'on bat sans mesure; ce sont surtout des cornets à bouquin et des porte-voix énormes ou, à défaut de ceux-ci, de grands *bourneaux*, soit tuyaux de fontaine qu'on fait emboucher successivement par les plus vigoureux stentors de l'assemblée.

Les porte-voix sont placés autour du village et; si cela se peut, sur les hauteurs voisines. Ceux qui s'en servent sont instruits d'avance de tous les faits scandaleux ou ridicules qui sont à la charge des époux ou de leurs parents. Il s'établit entre ces porte-voix des conversations qui vont jusqu'au plus grossier comique... Pendant ces entretiens bruyants, chacun se tient coi et se prépare au tintamarre affreux qui occupe les entr'actes. Les cris les plus aigres, les voix inarticulées les plus discordantes se joignent au carillon inouï de tous les instruments lugubres dont la bande est armée.

Le charivari qui a commencé vers les 11 heures du soir ne finit qu'à 1 ou 2 heures du matin, et les porte-voix annoncent le jour où il doit recommencer. C'est ordinairement à la huitaine, mais ensuite les séances sont plus éloignées. On en a vu qui n'étaient pas encore finis au bout de l'an, et braver

toutes les recherches de la police, laquelle, au reste, n'était pas très active, certain qu'on était de trouver des coupables parmi les parents les plus proches.

Un des plus fameux charivaris dont on ait gardé le souvenir est celui que les jeunes gens de la paroisse de St-Saphorin en la Vaux entreprirent en 1797. Ils parcoururent à chaque fois tous les villages dépendant des deux cures de cette paroisse. Le Baillif les fit menacer inutilement. Enfin, comme ce magistrat redoutable commençait à se fâcher tout de bon, les autorités locales lui dénoncèrent quelques-uns des acteurs, qui furent cités à comparaître au Château de Lausanne. On les mit en prison, mais on ne savait pas qu'ils avaient été suivis secrètement par trois ou quatre cents des leurs, qui arrivèrent bientôt dans la cour demandant la liberté des détenus, et disant qu'ils étaient tous coupables autant qu'eux.

Le Baillif, trop faible peut-être, se laissa persuader, se contentant de dire aux détenus relâchés qu'on les ferait juger ensuite, et de recommander à chacun de se débânder pour traverser la ville.

Ils obéirent, mais s'attendirent tous sur la place du Grand Pont, à Lutry, où les jeunes gens de cette ville leur apportèrent le vin d'honneur. Ils continuèrent ensuite leur route jusqu'à St-Saphorin, où ils se débândèrent.

On prétend que le Baillif fut fortement improuvé, mais, quoi qu'il en soit, les enquêtes ne se prolongèrent pas beaucoup, et ceux qui en furent les victimes ne furent condamnés qu'à des amendes assez légères, qu'ils eurent soin de répartir entre tous.

On présume que les approches de la révolution et la bonne note que s'étaient faite à Berne les IV Paroisses de la Vaux, contribuèrent ainsi à faire passer l'éponge sur toute cette affaire... Quoiqu'il en soit, revenons à notre sujet.

Ceux qui ne veulent pas contribuer, lors de leur mariage, au divertissement de la jeunesse, ne sont pas les seuls que l'Abbaye des garçons condamne au charivari. On le fait quelquefois à ceux que le public croit coupables d'actions indécentes que les lois ne peuvent pas atteindre ou qu'elles paraissent traiter trop doucement. Dans quelques villages, on le faisait même aux jeunes garçons qui épousaient de vieilles veuves, ou aux veuves qui épousaient des garçons. Dans certains cas, on substituait aux charivaris, dans la paroisse de la Vaux, ce qu'on appelle le *Cri des vignes*. Voici en quoi il consiste :

Dans le temps des grands ouvrages, et surtout en *effeuilles* ou en vendanges, lorsque des bandes de travailleurs se voient de loin en loin sur tous les coteaux, une des bandes interpelle la bande voisine, et il s'établit, à voix la plus haute possible, un entretien sur le sujet en question. On entremêle les récits de tout ce qu'on peut trouver de plus burlesque et de plus malin. Le patois est le langage admis, et on recherche les phrases courtes et sentencieuses.

La bande qui commence laisse de moment en moment à la bande qu'elle a interpellée le temps d'interpeller à son tour la bande suivante, et ainsi, de bande en bande, tellement qu'on a entendu ces cris se propager de proche en proche depuis les portes de Vevey au village de Pully où le vignoble est interrompu.

De temps en temps, toutes les bandes poussent des cris ou huchent de concert, ce qui fait un vacarme épouvantable sur tous les points à la fois de cet espace, qui est de plus de trois lieues.

Depuis la Révolution, le singulier usage que nous venons de décrire a presque pris fin, du moins n'est plus aussi général. Les charivaris même sont moins fréquents. Les Abbayes des jeunes gens sont aussi plus modérées dans leurs prétentions, qu'au reste

les loix réprouvent avec plus d'énergie qu'autrefois.

Autrefois, on ne pouvait danser qu'aux noces, ce qui explique l'ardeur avec laquelle les jeunes gens faisaient le charivari aux époux qui cherchaient à les priver de ce privilège. Les règlements souverains sont même allés jusqu'à fixer le nombre des danses que chacun pouvait y faire. Cette rigueur était fondée sur la crainte des rixes quelquefois sanglantes et des discordes de toute espèce auxquels se portait une jeunesse fougueuse, privée de vin pendant toute l'année, et qui s'en dédommageait volontiers avec excès dans ces occasions. On cherchait à éviter en général ou à restreindre toute réunion nombreuse, surtout à des fressortissants de divers villages, parce que ces villages étaient souvent animés les uns contre les autres de haines ou de préventions qui ne sont pas complètement effacées de nos jours, et dont divers sobriquets injurieux sont encore des témoins. Ces haines communales n'empêchaient pas les jeunes gens de se rencontrer ensemble dans les danses publiques, parce que l'amour du plaisir l'emportait sur tout; mais elles prenaient quelquefois un essor inattendu au milieu de la fête qu'elles troublaient cruellement.

Voilà entre autres pourquoi diverses sociétés ou abbayes ont été solennellement abolies.

(Reproduction interdite.)

Une clef introuvable.

O nous écrit d'Aigle, à la date du 15 février : « Votre article de ce jour : *Question féminine*, me rappelle une amusante histoire. La voici, aussi vraie qu'il est avéré que depuis bientôt six semaines nous jouissons ici du plus doux des soleils, presque sans interruption.

» Je vous dirai d'abord que je ne suis pas de ceux qui regrettent le vieux temps de la milaine et de la grisette, mais bien de ceux qui regrettent la milaine et la grisette du vieux temps. Si nos agriculteurs avaient continué à s'inspirer du principe suivant lequel le paysan doit chercher à faire produire à sa maison et à son domaine tout ce qui est nécessaire à son existence, sauf l'impossible, bien entendu, nous aurions bien moins de dettes et de soucis. Mais ce n'est pas l'économie domestique qui est le sujet de cette lettre, c'est une histoire de fileuse.

» Je les ai vues à l'œuvre, ces braves femmes d'il y a cinquante ans, soit dans la maison paternelle, soit en allant à la veillée; il m'est même arrivé de tendre traitreusement le pied pour faire tomber les cordes du rouet qui me faisait une concurrence trop assidue. Oui, c'était gentil, comme le dit votre aimable correspondant, et je trouve que c'était tout aussi intéressant que le piano d'aujourd'hui... Mais toutes ces fileuses n'étaient pas si courageuses et si acharnées; celle dont je veux parler aimait beaucoup plus à babiller et à *colterger* (*) qu'à filer.

» Un jour, son mari, qui s'était pourtant habitué à dîner tard et à avoir ses chemises mal repassées, résolut de la confondre. Il cacha la clef de la garde-robe dans le milieu de la que-

(*) *Colterd*, coterie, réunion de quelques personnes, sur le soir, pour causer. *Colterger* (en patois *colterdji*), se réunir au *colterd* du village, pour faire la *causette*.

nouille qu'elle venait d'ajuster à son rouet. Ce qu'on chercha cette clef, c'est difficile à dire ! Le mari, — on l'appelait « le Châtelain », — gardait son secret et faisait semblant de chercher aussi. De guerre lasse, on fit venir le serrurier, parce qu'il fallait bien sortir les habits du dimanche qui étaient enfermés dans la garde-robe ; et ce ne fut qu'au bout de trois semaines, alors que, sauf le mari, personne ne pensait plus à la clef perdue, que celle-ci tomba de la quenouille qu'on venait de terminer.

— Eh ! ma clef ! s'exclama la fileuse, depuis quand était-elle là ?...

— Depuis le jour où elle a disparu, soit depuis bientôt un mois ! fit le traitre.

» Vous voyez sans peine le tableau. » ...

Lettres à une vieille femme.

IV^{me} et dernière.

Madame,

J'ai lu, l'autre jour, cette phrase de A. de Gasparin qui m'a frappé : « La femme doit s'occuper de sa toilette, mais non s'en préoccuper. » Malheureusement cette définition est trop simple ; on ne l'accepte que pour l'usage d'autrui.

La mère de famille se préoccupe non seulement de sa propre toilette, mais de celle de ses filles. Ne faut-il pas briller jusque dans ses enfants ? Ne faut-il pas stimuler et former le goût de cette jeunesse ?

Aussi les jeunes écolières discutent-elles chiffons avant de savoir tenir l'aiguille, et apprennent-elles plutôt la terminologie d'Emmeline Reymond que les définitions de Larousse ou les principes d'économie domestique de Cornélie Chavannes.

Voilà comment on fausse l'éducation. Puis, quand ces jeunes personnes devront se frotter avec la vie, elles s'apercevront, mais trop tard, qu'elles sont inhabiles à la lutte. Alors commencera, pour beaucoup, la dure école des déceptions et des sacrifices.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre que le jugement du beau sexe sur la toilette est complètement faussé. Les vieilles femmes même ne trouvent pas dans leur expérience une force suffisante pour lutter contre l'entraînement général.

Combien n'en voyez-vous pas qui s'attifent comme des jeunes filles, qui recherchent les couleurs vives et affectionnent les costumes les plus démodés ! Outre qu'elles sont du plus fâcheux exemple, ces ridicules exhibitions ont un côté triste ; elles dénotent une oblitération du sens moral.

Une chose me frappe.

C'est que la toilette prime tout : les revers, la douleur, la piété même.

Voici une famille dont tout le monde vante la piété. Monsieur est ancien de son Eglise ou membre du Synode de l'Eglise nationale. Madame est du comité de toutes les œuvres de bienfaisance, et mesdemoiselles travaillent pour les pauvres et prêtent leur concours pour les ventes philanthropiques.

Eh bien, entrez dans cette maison où les mœurs sont si austères ; on y respire une atmosphère ascétique qui commande le respect. Mais, hélas ! vous remarquez bien vite, à la mise élégante des dames, qu'elles ne sont pas inaccessibles aux vanités mondaines, et qu'au milieu de cette vie de recueillement et d'abnégation, il y a des oasis brillantes où les tentations terrestres viennent se donner rendez-vous.

La religion est-elle impuissante à opposer une barrière au luxe, ou doit-elle s'en accommoder ?

Je serais bien embarrassé de répondre à cette question, quand je vois que l'influence

du pasteur est nulle dans ce domaine. A peine se fait-elle sentir dans sa propre famille.

Dans les Eglises où la discipline existe, il paraît qu'elle n'a pas pour mission de s'occuper des frivolités féminines. Le sujet est trop ardu.

Car si vous assistez à la sortie d'un culte, vous serez vraiment émerveillée, madame, de voir tout le luxe raffiné que peut déployer une femme pour aller s'humilier.

J'entends d'ici les lectrices du *Conteur* rejeter sur le siècle la faiblesse qu'on leur reproche. « Tout le monde fait ainsi, nous ne pouvons faire moins » ; tel est le raisonnement dont on se sert pour tourner la question.

Pour beaucoup de familles, l'équilibre économique est rompu : il y a nécessité absolue pour elles de limiter leurs dépenses.

Toutes les classes de la société réclament aujourd'hui le droit de jouir et de jouir de tout. De là des malheurs sans nombre.

Il serait temps, je crois, qu'on tournât ses regards vers la simplicité, et que les mères de famille voulussent bien prendre cette noble initiative.

Agréez, madame, l'hommage de mon profond respect. L. C.

Réponse.

A Monsieur L. C.

On vient de me prêter le *Conteur vaudois* de samedi dernier, et j'y trouve des vérités contre lesquelles il n'y a rien à dire. En revanche, j'y démêle une foule de brins de mousse qui ne devraient pas y être.

J'admets que la plupart des femmes, malheureusement celles de la classe moyenne, font une dépense pour leur toilette qui ne marche de front ni avec leur fortune personnelle, ni avec le gain du mari, ni avec leur position dans la société. Cela est fâcheux.

Mais aussi, monsieur, pour dix femmes qui auront la bêtise de faire plus qu'elles ne peuvent, pour le plaisir d'être à la mode, vous trouverez dix messieurs qui dépenseront à des riens, à des inutilités, des sommes considérables.

J'en connais un qui a dans son buffet quatorze paires de pantalons, et parce que le seigneur Joko en a couleur vert-de-gris, il lui en faut aussi ; mais que madame demande dix francs pour un ustensile de ménage indispensable, il faut entendre quels cris il pousse sur les dépenses inutiles des femmes !

Un autre fait la guerre tous les cinq ou six mois, quand le bois fait faux-bond au galetas ; et les 365 jours de l'année, il faut en moyenne une heure de feu pour maintenir chaud le dîner ou le souper de monsieur.

Et j'ai vu souvent sa femme se lamenter en voyant des objets inutiles et coûteux, achetés dans un moment d'étourderie par le mari arrivant tout fier, les bras chargés d'espèces de tableaux, pour rien ; de collections de becs de plumes, pour rien ; de quelques douzaines d'excellents crayons (sans mine), pour rien ; de vieilles liqueurs tournées, pour rien ; de livres qu'il ne lira jamais, pour rien, etc., etc.

Combien de fois ai-je vu cette pauvre femme, les yeux pleins de larmes, lui dire : « Si au moins tu avais la manie d'acheter du café, du beurre, des bougies, ou autres choses utiles ! »

Maintenant, pour le chapeau de 26 francs, vous êtes au-dessous de la réalité, car les petits morceaux de chapeaux actuels, que vous avez raison d'appeler effrontés, coûtent plus que nos grands chapeaux à pelle d'arrosier d'il y a dix ans. (Ceci a été écrit par M. Croisier en 1873. *Réd.*)

Et vos modes, messieurs. Vous avez porté le pantalon extra-large, avec bande, traînant sur les talons ; puis le pantalon mi-étroit,

creusé sur le pied. A l'heure qu'il est, il me semble que le pantalon est collant ou à peu près.

Et vos cols de chemises ! et vos cravates ! et vos chapeaux ! Et la courbure de vos cannes et le changement dans les cigares, porte-cigares, étuis à cigares, meubles de salons pour cigares, coupe-cigares, râcle-cigares, etc., sans compter les bouts ou cigares entiers jetés s'ils ne plaisent point. Non, messieurs, ne criez pas trop après les femmes ; vous dépensez beaucoup plus que nous, mais nous ne le savons pas.

UNE VIEILLE FEMME.

Cauquiès bambioulès et bounès remotchès.

Cllia de la tignasse bliantse. On montagnà, onco dzouveno, mà qu'avai lè cheveux blancs coumeint la nài, étai décheindu pèce avau. Ein passeint pè on veladzo, ye ve duè grachòssès achetâtes dézo on ceresi, qu'einvouâvont dâi botiets que l'aviont couliâi pè lo prâ. Coumeint clliao pernettès étiont prâo risolettès, le sè peinsont dè couienâ on bocon lo luron que n'avâi pas l'ai tant dégourdi.

— Parait que l'a dza nu su lè montagnès, se le lâi font ?

— Parait bin què oi, repond lo gaillâ, que n'étâi pas nantset, du que lè modzès sont revegnâitès avau.

Cllia de la fenna, dâo saint et dâo diablo.

Onna bouna fenna étai z'ua fère sa priyire dévant on saint. Stu saint, qu'étâi saint Metsi, avâi on estatua dézo sè pi que represeintâvè lo diablo. Adon quand l'eut bosti dè priyi dévant lo saint, la fenna soo dou cherdzo dè son panâi et l'ein attatsè ion âo saint et l'autro âo diablo.

— Mâ, mâ, ma pourra fenna, se lâi fâ l'eincourâ qu'étâi justameint quie, que fédè-vo ? Ne vâidè-vo pas que l'est lo diablo à quoui vo bailli on cherdzo ?

— Eh, monsu l'eincourâ, repond la fenna, on m'a adé de que fasâi bon avâi dâi z'amis pertot. On ne sâ pas iò on pâo allâ.

Cllia dâo bailli et dâo pâysan. Dâo teimps dâi bailli, cé dè Lovatteins, que sè promenâvè on dzo pè lo veladzo, ye dou z'einfants qu'aviont dâi frimoussès dè prospérité que fasont pliési à vairè, que s'amusaâvont per dévant tsi leu. Adon, tot ein passeint, ye fe âo père dâi dou gosses, que tsapliâvè dâo bou dècouté leu :

— Que cein fâ pliési dè vairè clliao djoutès coumeint dâi tiùdrès et clliao ballè couleu ! Coumeint fédè-vo po avâi d'asse bio z'einfants, tandi que tsi no z'autro, la mâiti dâo teimps sont pâlo, minçolets et crévotèints ?

— Eh, monsu lo bailli, repond l'autro, c'est que tsi no on lè fâ no mémo !

Cllia dâi dou mousquatéro. Dou vilhio z'amis qu'aviont z'âo z'u passâ l'écoula einsemblio, dein lè vilhiès casernès, sè reincontrent y'a on part d'ans pè vai lo tsatâ, à Lozena, et conteints dè sè revairè, l'eintront tsi Bize iò l'ont fifâ onna troupa dè demis. Quand sein reinmoudont contrè la gâra, n'ont pas pu passâ dévant tsi Hurni sein eintrâ et sein demândâ onco on demi, que ma fâi ein arveint à la gâra, n'étiot pas tant bin à lào z'éze et que lo tieu lào dolliatâvè. Assebin ion dâi dou compaignons qu'avâi poaire que son pétro ne Fassè fougasse, s'einfatè dein on wouagon ein de-seint : « Hurni, tins bon, sein quiet Bize tè va fottre frou ! »